LE JOUR, 1954
18 Mai 1954

EN MARGE D'UNE CONFERENCE DIPLOMATES AMERICAINS A ISTAMBOUL

La diplomatie américaine confond-elle encore le Proche-Orient avec le Moyen ? Les raisons de ne pas les confondre sont devenues si pressantes qu'on peut croire que la conférence américaine d'Istanbul ne les a pas ignorées.

La Méditerranée est une partie du monde, l'océan Indien et le golfe Persique qui en dépend en sont une autre. Pour abolir des différences de structure, des différences congénitales entre les riverains de cette mer et ceux de cet océan, la vitesse ne suffit pas, non plus que les besoins éphémères d'une stratégie.

On peut et on doit se défendre contre le communisme en invoquant Dieu, mais sans jeter intellectuellement et socialement l'Asie du Nord et l'Afrique du Sud dans le fanatisme et dans le désordre. Ce serait un malheur si les Américains ne voyaient pas distinctement cela.

Sir Zafrullah Khan a évidemment intérêt à mettre sa religion au service de sa politique ; la seule raison d'être du Pakistan est religieuse en effet ; mais ce n'est pas le cas de l'Afrique du Nord, du Proche-Orient arabe et du monde arabe tout entier. Si la politique est aux hommes, la religion est à Dieu.

Sur les quatre cent millions de musulmans de toute race, de toute langue et de toute couleur qui vivent sur la planète, quarante millions seulement sont arabe ; les autres ne le sont pas. Le monde musulman est comme le monde chrétien ; c'est un monde dispersé. Et c'est faire tort à l'un et à l'autre que de les vouloir soumettre à des exigences politiques arbitraires.

Espérons que les diplomates américains qui ont tenu leurs assises à Istanbul ne pensent pas autrement ; et souhaitons qu'à partir d'une telle discrimination, ils aient envisagé la situation des pays arabes en face d'Israël. Car, à force de vouloir résoudre par des moyens sans avenir le problème arabo-israélien, les Américains l'ont rendu plus difficile encore.

Ce n'est pas l'amélioration du standard de vie en Palestine, ce n'est pas l'aménagement des eaux du Jourdain qui donneront des chances à la paix ; c'est la présence internationale statutaire, effective et permanente à Jérusalem.

A partir de là seulement les Arabes connaîtront le repos. A partir de là ils se verront à l'abri, dans la ville sainte et au-delà de son territoire.

D'après les dépêches, « les Ambassadeur estimerait utile de donner une forme plus précise à la déclaration de 1950 relative au statu quo dans le Moyen-Orient (?) Et de spécifier clairement qu'en cas d'agression arabe ou israélienne, les trois Grands interviendraient par les armes pour y mettre fin, une déclaration en ce sens pouvant calmer l'appréhension manifesté par les parties en présence ».

Cela est encore un expédient. Il y a quelque chose de plus efficace qu'une nouvelle « déclaration » des trois Grands, si précise et formelle soit-elle. C'est l'internationalisation de Jérusalem, (votée par les Nations-Unies en 1949) et c'est la garantie internationale contractuelle des frontières arabo-israéliennes.

Le temps des déclarations platoniques est passé. Voici l'heure de la justice et de la bonne foi. Quand les diplomates américains du Proche-Orient seront convaincus de la nécessité de l'internationalisation de Jérusalem et de la garantie internationale contractuelle, alors seulement, nous serons sur le chemin de la paix.